

Le partage d'Annabel Soutar

Sara Dion

Number 156 (3), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dion, S. (2015). Le partage d'Annabel Soutar. *Jeu*, (156), 84–87.

LE PARTAGE

D'ANNABEL SOUTAR

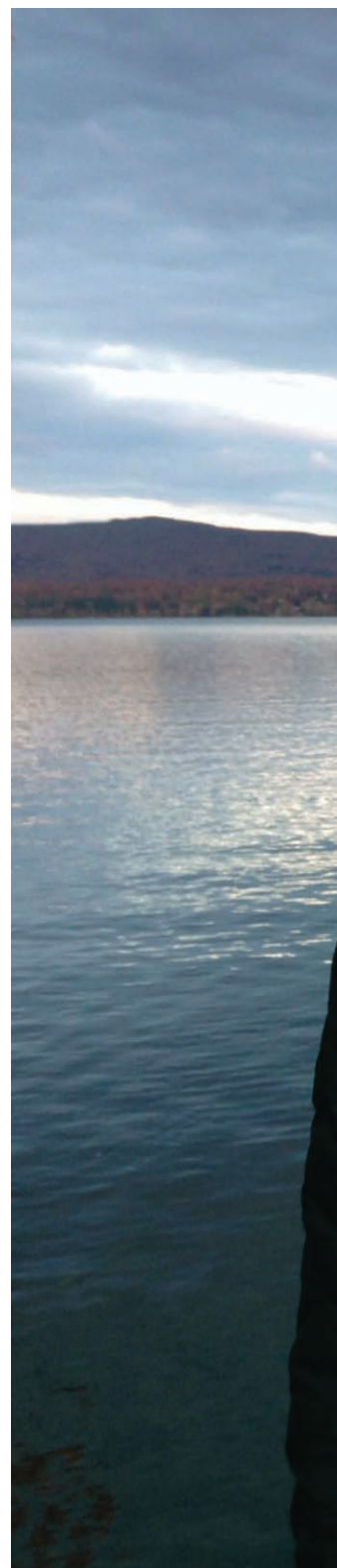
Rencontrée pour parler de ses productions en cours, Annabel Soutar s'est aussi livrée sur l'avenir des Productions Porte Parole et sur ses envies de révolution. Réponse professionnelle, intime et citoyenne aux années passées à sonder l'affaire Fredy Villanueva et les politiques environnementales du Canada.

Sara Dion


PERDRE SES EAUX

En novembre 2015, on pourra assister au *Partage des eaux* à l'Usine C. Cette pièce documentaire, coproduite par Porte Parole (Annabel Soutar) et le Crow's Theatre de Toronto (Chris Abraham), sera présentée en français après sa création en anglais sous le titre *The Watershed* au Berkeley Theatre, en juillet, à l'occasion des Jeux panaméricains. «Le comité culturel des Jeux nous a approchés pour concevoir un docu-théâtre sur l'eau douce, explique Soutar. Il voulait une vision panaméricaine de la problématique. Je lui ai dit que je préférerais m'intéresser à ma communauté immédiate et creuser la question en profondeur. Et puis, j'étais intimidée: le sujet s'annonçait déjà tellement vaste!»

Il n'aura fallu que quelques semaines pour que le sujet prenne des proportions encore plus impressionnantes: «Les gens ne pensent pas que l'eau douce est un problème au Canada et au Québec. Ça, c'est déjà un problème en soi! Il y a beaucoup d'enjeux majeurs liés à l'eau, à sa gestion, à sa qualité. On m'a suggéré de m'intéresser aux lacs expérimentaux dans le nord de l'Ontario. Ce sont des étendues d'eau douce utilisées par les scientifiques pour observer des phénomènes et trouver des solutions qui ne peuvent surgir en laboratoire, et dont dépend tout l'écosystème. En 2012, le gouvernement fédéral a coupé tous les fonds.»



Annabel Soutar. © Alex Ivanovici



« Les gens ne pensent pas que
l'eau douce est un problème
au Canada et au Québec.
Ça, c'est déjà un problème en soi! »

– Annabel Soutar

Soutar découvre que l'abandon de ces lacs n'est qu'une des décisions inquiétantes prises par le gouvernement: des bibliothèques scientifiques sont fermées et les documents qu'elles contiennent sont détruits, des décisions sont prises sans égard pour les études effectuées, les scientifiques sont discrédités publiquement. Son enquête s'élargit encore lorsque s'y mêlent les

combustibles fossiles: s'intéresser à l'eau, c'est inévitablement croiser le chemin du pétrole et des sables bitumineux. En 2013, l'artiste montréalaise traverse le Canada en roulotte, avec son conjoint et leurs trois enfants, pour visiter les sites d'exploitation des sables bitumineux à Fort McMurray, en Alberta. Ils feront de nombreuses entrevues et consacreront d'innombrables

heures à la recherche: «C'était un geste désespéré. Une tentative d'être au cœur du problème, de rejoindre les gens qui prennent les décisions et ceux qui en subissent les conséquences. Nous avons travaillé très fort pour obtenir une entrevue avec un membre du gouvernement conservateur. Nous y sommes presque arrivés. Presque.»

The Watershed



The Watershed/Le Partage des eaux d'Annabel Soutar (Porte Parole/Crow's Theatre), créé en anglais à Toronto en juillet 2015, à l'occasion de PANAMANIA, volet culturel des Jeux panaméricains. Sur la photo : Ngozi Paul, Kristen Thomson, Alex Ivanovici et Amelia Sargisson. © Andrew Krajewski

Le Partage des eaux relate donc ce parcours de recherche-crédation et les résultats de l'enquête, comme ce fut le cas pour *Sexy Béton* ou *Grain(s)*, mais avec une nouveauté : le personnage d'Annabel Soutar y est dépeint non seulement comme une enquêteuse et une auteure, mais aussi comme une mère. « Être confrontée aux décisions dévastatrices de notre gouvernement m'a dégoûtée. Mais j'ai pensé à mes enfants et je n'ai pas eu le choix : il fallait de l'espoir. C'est donc aussi le récit d'une quête individuelle et collective : comment garder espoir et, surtout, que faire ? » En anglais, *watershed* signifie la ligne de partage des eaux, mais aussi, au sens figuré, un point tournant. « Il y a des élections fédérales en 2015... J'ai l'impression que ce sera un moment décisif socialement, qu'il y a une effervescence, une digue prête à céder à l'issue des élections. »

IL FAUT QU'ON PARLE DE FREDY

En parallèle à cette commande, Annabel Soutar se consacre à sa pièce *Fredy* depuis bientôt six ans. C'est à l'hiver 2016, à la Licorne, que le public pourra réentendre l'histoire de Fredy Villanueva, jeune homme de 18 ans originaire du Honduras, abattu en août 2008 à Montréal, lors d'une altercation entre des policiers et un groupe de jeunes citoyens. « Il y aura une mise en situation, explique-t-elle, c'est-à-dire qu'on essaie de relater ce qui s'est produit pendant ces deux minutes fatidiques, mais il s'agit ensuite de déployer toute l'affaire pour tenter de comprendre : qui était Fredy ? Comment se sont déroulées les procédures judiciaires ? Comment les médias ont-ils traité l'affaire ? Comprendre aussi ce qui sous-tend cet événement, socialement. Il ne s'agit pas de souligner l'injustice et de pointer du doigt.

Il faut qu'on en parle réellement, comme société. »

Mais en parler semble plus difficile que prévu. Soutar s'est plongée dans l'imposant dossier de presse de cette affaire et a parcouru les 142 pages du rapport du coroner de même que les milliers de pages de retranscription couvrant les 32 semaines d'audience du procès. L'auteure est également parvenue à rencontrer Lilian Madrid, la mère de Fredy, après avoir mis énormément de temps à gagner la confiance de la famille éplorée. Puis, la porte s'est refermée : « Lilian ne veut plus me parler pour l'instant. Dany, le frère de Fredy, non plus. Ils ont appris que je voulais présenter toute l'histoire, incluant la version des faits des policiers. L'enquête est terminée, Dany est toujours menacé d'expulsion vers le Honduras, Fredy ne



L'enquête est terminée, Dany est toujours menacé d'expulsion vers le Honduras, Fredy ne reviendra pas, et le policier qui a tiré travaille toujours pour le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM).

ne protège plus l'État de droit. Enfin... La pièce ne sera pas ratée parce qu'elle ramènera le débat sur la place publique, mais le projet que j'avais en tête se solde par un échec. Échec de la communication.»

Entre *Fredy* et *Le Partage des eaux*, l'artiste commence même à douter de l'une de ses convictions les plus fortes : qu'il faut écouter, même lorsqu'on n'est pas d'accord, qu'il faut parler, montrer tous les points de vue, même ceux qui nous paraissent inadmissibles, pour le bien de la discussion. «Les débats de fond et les faits sont systématiquement évacués pour entretenir une guerre idéologique. C'est complètement infertile et même dangereux», conclut Soutar. Avec l'ouvrage *Tout peut changer* de Naomi Klein en tête, elle rêve tout haut de révolution, craignant toutefois la violence que sous-entend cette option. Sa pensée retourne alors au théâtre documentaire : quelle forme devra-t-il prendre s'il veut contribuer à cette révolution ? «Peut-être qu'il n'est plus possible d'être nuancés, de faire des compromis. Peut-être qu'il faut choisir un côté et se battre.»

ET APRÈS, ON FAIT QUOI ?

Quinze ans et neuf productions après la fondation de la compagnie, l'auteure et metteuse en scène amorce un changement de cap. Sur le mur chez Porte Parole se trouve un tableau élaboré où il est question de financement, de direction artistique, de partenaires. «Nous étudions notre modèle d'affaires et notre parcours artistique pour en faire bénéficier la relève», explique Soutar. Et par «relève», elle entend quiconque désire se lancer sérieusement dans une enquête documentaire pour la porter ensuite à la scène. «Porte Parole ne peut pas être uniquement l'écriture d'Annabel Soutar, explique l'auteure. Tout repose entièrement sur moi, et ce n'est plus soutenable. Le théâtre documentaire exige une diversité de points de vue, une implication personnelle et professionnelle, un travail de longue haleine : il n'y a pas de raccourcis.»

En résidence à l'Usine C depuis juillet 2015, elle pense se consacrer à l'expérimentation des formes du théâtre documentaire auprès du public québécois et au mentorat. «J'ai l'impression que le public gagne à être en contact avec nos œuvres, mais qu'il y a une prochaine étape : aider les autres à s'engager par l'art. Une véritable prise de pouvoir citoyenne au moyen du théâtre. Je veux que Porte Parole deviennent une plateforme, que d'autres profitent de notre expérience pour, à leur tour, se lancer dans une pratique vivante et viable.» Une première initiative en ce sens a eu lieu alors que la comédienne Christine Beaulieu, qui jouait le personnage principal de *Grain(s)*, enquêtait sur Hydro-Québec (*J'aime Hydro*, présenté au OFFTA 2015), accompagnée dans sa démarche par Porte Parole. Première collaboration de ce qui s'annonce comme une longue série visant à renverser la vapeur et les pouvoirs. Ou, du moins, à les partager. ●

reviendra pas, et le policier qui a tiré travaille toujours pour le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). Ils sont en colère et tristes : leur réflexe est de concentrer leur douleur sur le «méchant» et de se replier sur leur communauté.»

Et du côté du SPVM ? Impossible de parler au policier concerné, et l'auteure attend toujours d'être contactée par un représentant du poste 39. Pour la deuxième fois, Soutar se bute au silence. De part et d'autre, le dialogue, qui est à la fois le moyen et la fin de Porte Parole, semble impossible : «C'est pourtant le moment d'en parler. La situation aux États-Unis devrait nous interpeller. Qu'on vienne me dire que nous ne sommes pas concernés par le profilage racial, les tensions interculturelles, la perte de confiance envers le système judiciaire, le fait que la police

Photo de presse lors du décès de Fredy Villanueva, en 2008.

